

La révolte des larves

La guerre des sexes, de Nando Michaud Triptyque, 289 p.

La guerre sexuelle, de Frédéric Pajak. Gallimard, 142 p.

J'étais derrière toi, de Nicolas Fargues. P.O.L., 217 p.

Ma mère en plus jeune, de Hugues Royer. Le cherche midi, 195 p.

Lori Saint-Martin

Number 215, July–August 2007

Les masculinités

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10365ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Martin, L. (2007). La révolte des larves / *La guerre des sexes*, de Nando Michaud Triptyque, 289 p. / *La guerre sexuelle*, de Frédéric Pajak. Gallimard, 142 p. / *J'étais derrière toi*, de Nicolas Fargues. P.O.L., 217 p. / *Ma mère en plus jeune*, de Hugues Royer. Le cherche midi, 195 p. *Spirale*, (215), 24–25.

Tous droits réservés © Spirale, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La révolte des larves

LA GUERRE DES SEXES
de Nando Michaud
Triptyque, 289 p.

LA GUERRE SEXUELLE
de Frédéric Pajak
Gallimard, 142 p.

J'ÉTAIS DERRIÈRE TOI
de Nicolas Fargues
P.O.L., 217 p.

MA MÈRE EN PLUS JEUNE
de Hugues Royer
Le cherche midi, 195 p.

par LORI SAINT-MARTIN

À l'amour comme à la guerre, dit-on : le registre métaphorique de la guerre — conquête, capitulation, capture — sert depuis des siècles à décrire la séduction, le couple et, plus généralement, les relations hommes-femmes. Mais jamais, semble-t-il, cette métaphore — qui devient, nous le verrons, réalité textuelle — ne s'est mieux portée qu'aujourd'hui. En témoignent quatre romans récents : un polar sur un gynocide anticipé et trois récits intimistes qui dépeignent les hommes comme des victimes plus ou moins consentantes de femmes immenses et dangereuses, à neutraliser coûte que coûte. Les titres sont à eux seuls tout un programme : *La guerre des sexes*, *La guerre sexuelle*, *Ma mère en plus jeune*. (*J'étais derrière toi*, titre en apparence plus neutre, fait référence à la jeune Italienne qui drague le narrateur et lui redonne sa virilité perdue; de fait, la place de la femme idéale semble être « derrière » l'homme...). Récits de confusion identitaire masculine, récits de vengeance... Risquons une appellation pour ce phénomène : la révolte des larves.

Au-delà des insupportables jeux de mots de collégien attardé que sème à tout vent Nando Michaud (ainsi, ses personnages s'appellent Walter Hégault, Sigmund Debovoar, Sandra Kontour), *La guerre des sexes*, polar bien ficelé, résume à merveille les enjeux de cette guerre. À Québec, un tueur en série fait périr des femmes d'atroce façon en ciblant les parties sexuées de leur corps — vulve, seins, bouche. Pis, il se trame un attentat monstre que le narrateur, journaliste devenu rapidement suspect pourchassé par la police, tente désespérément de déjouer. À qui profite le crime? Aux féministes, qui pourront arguer de ce regain de violence misogyne pour réclamer plus de subventions? Aux masculinistes désireux de rétablir leur domination? Ce qui nous importe surtout, c'est la vision que Michaud propose de la guerre des sexes, ou plutôt des guerres : la première, qui s'appelle aussi « patriarcat »; la deuxième, celle de la période féministe, remportée par les femmes; et la troisième, celle qui se livre actuellement et qui assurera peut-être aux hommes un triomphe définitif. Vision pessimiste : la relation entre les sexes — publique ou privée — est un jeu à somme nulle; il n'y a ni trêve ni équilibre possible, seulement une lutte à finir.

De façon moins extrême, la même vision a cours dans les romans récents de trois auteurs français. Trois hommes affaiblis par leur femme — on pourrait aussi parler du « syndrome de la lavette » —, racontent au « je », et non sans un fort penchant pour l'autojustification, leurs déboires et leurs efforts pour s'en sortir. Malgré leur ancrage dans le quotidien et dans le privé, ces récits font le procès d'une époque : « nous » sommes devenus minables et c'est à cause d'« elles ». « *Je suis un homme d'aujourd'hui, c'est-à-*

dire une couille molle », dit Bobèche, le narrateur de *La guerre sexuelle*, de Frédéric Pajak : cet incipit a fait couler beaucoup d'encre chez les critiques. Même goût des généralisations chez Hugues Royer : « *Si les femmes vivent en moyenne neuf ans de plus que les hommes, c'est parce qu'elles sortent victorieuses de la guerre des sexes* », déclare Jérôme dans *Ma mère en plus jeune*. Car c'est bien de guerre qu'il s'agit, tous le disent à leur manière. Seul le narrateur de *J'étais derrière toi*, de Nicolas Fargues, résiste à cette vision, mais sans succès : « *l'amour avec Alexandrine, je ne pensais pas que c'était aussi la guerre, et c'est peut-être ça qu'elle attendait et qu'elle n'a jamais eu de moi : que je me batte comme un homme* ». Sans que le féminisme soit directement remis en cause, ces drames intimes renvoient implicitement au collectif en réactivant le topo de la guerre des sexes et en activant la nostalgie de la domination masculine.

Tous ces hommes sont donc faibles devant leur femme : ils acquiescent mollement à ses moindres caprices, non sans brûler de rage contenue. Le personnage de Fargues atteint des sommets, lui qui se laisse battre sauvagement par sa femme après une velléité d'infidélité (peu après, c'est elle qui le trompera). Et pourquoi cette soumission? Par gentillesse véritable dans certains cas, mais surtout par lâcheté et peut-être avant tout parce qu'on ne s'est jamais libéré de la grande ombre de la mère : « *je me soumettais à elle comme un môme à sa mômme* » (Fargues). Jérôme a la hantise de voir sa mère et Christine fusionner pour n'avoir qu'une seule tête prête à l'avalier. Auque, après la naissance d'un fils, n'est plus que mère, et Bobèche se sent seul et abandonné. En somme, le mariage est un jeu de dupes auquel perd à tous coups le sexe fort d'autrefois, réduit en sexe faible : « *Certes, l'homme y gagne un certain confort, des chemises repassées, des sous-vêtements qui sentent bon et de l'ordre dans ses placards. Mais il y perd l'essentiel : sa virilité* » (Royer). Édifiante vision de la vie à deux...

Détruire, disent-ils

Et que faut-il faire de cette femme-mère trop puissante qui a fait de vous sa marionnette, son pantin, son esclave, son prisonnier (tous réseaux métaphoriques récurrents dans ces romans), qui vous plonge dans la médiocrité alors que vous méritez tellement mieux? La détrôner, la détruire, l'empêcher d'avoir votre peau. Elle veut me contrôler! Elle ne veut pas que je sorte avec mes copains! Elle veut baiser quand je ne veux pas, ou ne veut pas quand moi je veux! De tout cela, il faut bien qu'elle soit punie, et la violence ne tardera pas à éclater. Au sens figuré chez Fargues : son personnage muet et docile quitte enfin Alexandrine pour la belle Italienne, Alice, et lui dit ses quatre vérités d'une manière parfaitement assassine, la laissant littéralement à terre. Bobèche battra sa femme pendant plus d'une demi-heure à propos d'un saucisson qu'elle a mangé sans permission(!) avant d'en réclamer tranquillement quelques tranches. Mais c'est Jérôme qui remporte la palme en la matière, lui qui, à la première page de son récit, étrange Christine avec la ceinture de sa robe de chambre. Nous avons beau apprendre au chapitre suivant — à quand un moratoire sur ce stratagème narratif usé à la corde? — qu'il s'agit d'un simple fantasme, le ton est donné. Par ailleurs, Jérôme s'imagine que son père a tué sa mère pour échapper à ses jérémiades. Tel père, tel fils? Christine sera en effet sauvagement battue par un élève de Jérôme désireux de se venger de celui qui l'a humilié devant la classe. Terrassé de culpabilité après l'agression, Jérôme l'avait pourtant souhaitée de toutes ses forces. Devant tant de haine projetée, le dénouement semi-heureux du roman ne convainc guère.

C'est encore Jérôme qui résume l'opinion générale à propos de l'épouse : « *En trois mots, elle était capable de me détruire. Il fallait que je sauve ma peau.* » Tous ces récits justifient le comportement de l'homme agissant en

De l'amitié (et de la violence) des hommes

MINUIT, LE SOIR de Pierre-Yves Bernard
et Claude Legault

Réalisation de Podz, production Zone 3, Radio-Canada.

légitime défense. Heureusement pour ces héros, à côté de l'épouse trop maternelle, trop forte, contrôlante et, pour tout dire, castratrice — « Alex qui a bien failli m'émasculer », dit le narrateur de *J'étais derrière toi* —, il y a une autre femme, moins pour le sexe au fond que pour le sentiment de puissance. Bobèche s'offre la très jeune femme du voisin, qui aime, comme par hasard, se faire attacher et dominer. Jérôme se tourne vers une sémillante ex à la poitrine refaite : « Comme une pute, mais gratuite ». Dans *J'étais derrière toi*, c'est Alice, la jeune Italienne petite, douce et frêle (alors qu'Alex est grande et forte), qui redonne au narrateur sa virilité : « Je sais à nouveau que je suis un homme, moi aussi, je peux me lever une amante rien qu'en claquant des doigts ». En somme, on a affaire à l'équivalent romanesque de brûlots comme *Le premier sexe* d'Éric Zemmour (*Spirale*, n° 211, novembre-décembre 2006), plaidoyer pour le rétablissement des privilèges masculins d'antan, dont celui d'avoir une femme fidèle et plusieurs maîtresses.

Identités précaires

Mais être un homme, de nos jours, signifie douter de son identité sexuelle. Chez Pajak et chez Royer, le protagoniste se trouve face à une lesbienne qui le déstabilise et le trouble. Fait-il l'amour « aussi bien qu'une femme » (Pajak)? À peine séparé de Christine, Jérôme va chez un ami qui, le soir, lui fait une fellation surprise; la collègue de travail qui lui court après avoue aimer plutôt les femmes et lui fait porter une perruque blonde. Quant à Bobèche, il combine fantasmes actifs et passifs, masculins et féminins : « Je rêve de violer toutes les femmes de la terre. Je rêve de les voir ramper à mes pieds [...] Je rêve d'un homme qui m'obligerait à bouffer sa queue avant de m'arracher l'anus en damnant sa pute de mère et son péché de père. » Jérôme, ce philosophe du dimanche, a sa petite idée sur la question : « La bisexualité me semblait un symptôme manifeste des troubles croissants de l'identité. Moins les individus disposeraient de repères d'identification, plus le phénomène gagnerait de l'ampleur. » Autrement dit, l'homosexualité, vue ici comme une aberration, serait en quelque sorte « causée » par la dévirilisation des hommes aux mains de femmes trop fortes. Les états troubles, les êtres hors normes effraient et attirent en même temps ici, alors que, laisse-t-on entendre, un homme dont la virilité n'aurait pas été attaquée n'en aurait pas senti l'attrait.

Désir de supériorité, sentiment de faiblesse, agressivité rentrée qui finit par éclater, amour-haine pour une femme qu'on veut fuir mais qu'on est incapable de quitter : ces hommes vivent des sentiments. Pris dans une logique de la compétition, ils sont convaincus que les femmes sont plus fortes que les hommes et qu'elles émasculent fatalement leur partenaire. Convaincus aussi qu'elles les plongent dans le quotidien terne : Bobèche a cette crainte avant même de coucher avec Auque, lui qui pourtant « n'était pas en reste côté médiocrité ». Jérôme en veut à Christine de l'obliger à poser des tringles à rideaux alors qu'il aspire à écrire une théorie philosophique de l'identité (à en juger par les extraits qu'il en donne, il ferait mieux de s'en tenir au bricolage). Une seule solution : retrouver à coups de vaillants efforts — mais comme c'est dur et déchirant — cette force transcendante, cette virilité perdue.

La détresse des hommes modernes, qui explose parfois dans des gestes d'éclat, est réelle et il faut l'écouter. Ces hommes de papier nous éclairent sans doute mieux sur cet état d'esprit que les êtres en chair et en os ne le feraient. Dommage toutefois que leur récit s'accompagne de tant de rage aveugle et de tant de complaisance envers soi (« c'est elle qui a commencé » pourrait être leur leitmotiv). Alors que, de nos jours, nombre de femmes parlent de rapprochement et de réconciliation, la résurgence de la guerre des sexes — passée du reste de métaphore à réalité puisqu'il s'agit de coups et de meurtres bien réels à l'intérieur de ces univers romanesques — surprend et déçoit. Je pense à ces petites maisons-jouets d'autrefois dans lesquelles se tenaient d'un côté un personnage de femme qui annonçait la pluie et de l'autre un personnage d'homme qui présageait le beau temps (ou l'inverse, je ne sais plus) : forcément, ne « sortait » jamais que l'un des deux à la fois, dans une opposition parfaite et permanente. L'homme est ainsi selon les récits que j'ai recensés : incapable de vivre sans une femme — il a des chemises à repasser, après tout — mais tout aussi incapable de penser sa relation avec elle en dehors d'un antagonisme aussi primitif que celui de la petite machine à prédire la météo. Tristesse, très grande tristesse de tout cela. ●

Par PATRICK POIRIER

« C Cela n'aura jamais été qu'une série de télévision », pourrait-on se rappeler, se répéter dans l'espoir de préserver, par là, une certaine réserve, l'illusoire distance critique qui, de toute façon, aura pris la clé des champs dès la diffusion du tout premier épisode, il y a trois ans, alors que Marc, furieux, se lançait — et nous avec lui — aux trousseaux du barman qu'il avait démasqué, bête sinistre qu'il côtoyait pourtant chaque jour dans le bar dont il était le portier, c'est-à-dire le gardien, l'implacable veilleur de la nuit. Il avait suffi de ce seul épisode, de cette course folle, surréelle, presque onirique, à travers toute la ville et par-delà le pont Jacques-Cartier, pour que soit campé tout le personnage, et jusqu'à son destin tragique. Une pièce d'anthologie de la télévision québécoise, il va sans dire. Une poursuite haletante dont la démesure n'avait d'égalé que la rage indicible du portier qui avait enfin identifié celui qui, depuis quelque temps, profitait de son emploi au bar pour verser dans le verre de ses victimes la drogue qui ferait d'elles, qui ferait de l'une d'elles, chaque soir, la victime et la proie de l'immonde. C'est cette colère sourde, poignante, noire comme la nuit, qui allait habiter le personnage de Marc Forest tout au long des trois saisons de *Minuit, le soir*, rage étrangement familière et qui, dès ce moment, rendra ce portier tout à la fois inquiétant et sympathique...

La critique a bien entendu salué à plusieurs reprises cette série honorée par plusieurs prix Gémeaux et on a applaudi avec raison le remarquable travail du réalisateur de *Minuit, le soir*. Mais au-delà de l'esthétique mélancolique, de la signature si particulière de Daniel Grou (Podz), c'est encore, me semble-t-il, l'intelligence de l'écriture, la finesse du travail scénaristique de Pierre-Yves Bernard et de Claude Legault qui ont donné son intérêt et son charme troublant à cette série. Tout entière écrite autour du noyau d'amis formé par trois portiers (le petit, le vieux et le gros, magnifiquement interprétés par Claude Legault, Julien Poulin et Louis Champagne), *Minuit, le soir* a sans aucun doute rejoué le schéma millénaire et phallogocentrique de la fraternité, de l'amitié en tant qu'elle est (encore et toujours) le propre de l'homme — en tant qu'elle n'est propre qu'aux hommes —, mais elle aura par là, par le biais de cette amitié qui trouvera à se dire et à s'exprimer, donné vie à des personnages masculins d'une richesse et d'une profondeur inattendues, si ce n'est inhabituelles, sur nos écrans. Il est vrai, aussi, que les auteurs de *Minuit, le soir* ont su repousser certaines limites morales, certains tabous que la télévision refusait encore de « donner à voir ». Cette série aura osé cela, elle aura osé la violence et l'amitié des hommes, elle aura mis cela à nu dans sa terrible vérité et sa beauté mélancolique. Et si, pendant trois saisons, ces improbables amis se sont souvent retrouvés dans le silence de l'aube, serrés les uns contre les autres sur « leur » banc de parc, c'est sans doute qu'ils ont trouvé là refuge contre la nuit, si ce n'est contre leur propre violence. « Il n'y a pas d'ami sans épreuve », a écrit Aristote, mais cela, justement, devrait peut-être aussi nous rassurer... dans l'épreuve. ●